

Tychè et Pronoia

La marche du monde selon Plutarque

Françoise Frazier et Delfim F. Leão (eds.)

IMPRESA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS



L'ÉCRIT DE PLUTARQUE *SUR LA FORTUNE*: HISTOIRE D'UNE INTERPRÉTATION

FRANCESCO BECCHI
Università degli Studi di Firenze

Abstract

Une lecture précise du petit traité intitulé Περὶ Τύχης (*De fortuna*) nous interdit de l'interpréter comme une œuvre d'inspiration stoïcienne dans laquelle Plutarque procéderait à une critique de la doctrine péripatéticienne du bonheur en tenant compte de plusieurs sources (Ariston de Chios, Zénon, Chrysippe, Sphaïros, Posidonius). En réalité, la question posée par le philosophe de Chéronée dans ce texte ne se rapporte pas au bonheur, comme cela a été interprété jusqu'à présent, mais concerne la défense de la liberté humaine et notamment de l'autonomie intellectuelle et morale de l'homme contre le déterminisme du Portique, d'après lequel le hasard régit tout.

Le *De fortuna* (Περὶ τύχης)¹ est un écrit court mais intéressant, dont personne n'a douté jusqu'à maintenant du caractère authentique, à cause notamment de la présence de nombreux *loci* parallèles, parmi lesquels ne manquent pas des citations poétiques, qui font que la paternité de Plutarque est à peu près sûre. Ce texte ne figure pas dans ce qu'il est convenu d'appeler le Catalogue de Lamprias², tandis qu'il est mentionné sous le numéro 18 dans l'édition de Maxime Planude et sous le n° 8 dans celle d'Henri II Estienne (Henricus Stephanus). Le ton parfois rhétorique ne doit pas nous induire en erreur, parce qu'il ne s'agit pas d'un simple exercice sophistique, d'un παίγνιον sur le thème de la tyché, ni d'une déclamation rhétorique dont le déroulement ne reflète pas la pensée de l'auteur et où la technique l'emporte sur le thème. Cet écrit ne veut pas être un acte d'accusation contre la toute-puissance (πάντων κυρία) de Tyché qui, toute seule, semble dominer la destinée des hommes, ni une défense (ἀπολογία) contre les accusations qui étaient lancées contre la déesse, et encore moins une célébration ou une exaltation (ἐγκώμιον) de sa puissance. Sous cet aspect, l'opuscule de Plutarque se distingue des ouvrages de ses contemporains, comme l'écrit portant le même titre *Sur la fortune* (Περὶ τύχης) de Favorinus, composé comme une harangue judiciaire défendant la Fortune (ἀπολογία τύχης)³, le *Protreptique*

¹ Sur la "fortune" qui contrairement au "hasard" se réfère seulement à l'homme en ayant une incidence sur τὸ ἐφ' ἡμῶν voir Arist., *Phys.* 196-197; Ps.-Plutarco, *De fato*, a cura di E. Valgiglio, Roma 1964, p. XVII.

² Pour le titre Περὶ τύχης, qui n'est pas mentionné dans le *catalogue de Lamprias* et qui semble ne pas répondre exactement au contenu, voir Barigazzi (1966), pp. 129-130. Ce dernier pense que « un titolo come *De fortuna et ratione*, oppure *Utrum fortuna an ratio plus valeat in rebus humanis regendis* o ancora *Non fortuna sed prudentia regi res humanas* » est convenable.

³ Barigazzi (1966), p. 249: « Opposto è il concetto informatore dell'opuscolo omonimo di Plutarco (97 C-100 A) : in esso... a differenza delle esercitazioni retoriche *de Alexandri fortuna sive Virtute* e *de Romanorum fortuna*, viene impugnata l'importanza di Tyche nella vita e affermato che tutto dipende dalla φρόνησις dell'uomo ».

de Galien, qui est un acte d'accusation contre la Fortune, ou le *Ménippe* de Lucien de Samosate, qui se révèle comme étant une célébration ou une exaltation (ἐγκώμιον) de la toute-puissance de Tyché⁴. La déesse à laquelle Plutarque se réfère n'est pas la Tyché toute puissante (πάντων τύραννος... τῶν θεῶν), pour reprendre une expression du tragique Chérémon, qui joue avec le sort des hommes⁵, mais plutôt cette tyché-hasard qui, surtout durant la période hellénistique, a fait son chemin et qui s'est affirmée avec les écoles de pensée modernes, Épicuriens et Stoïciens, selon lesquelles le hasard régit tout⁶.

Le texte de Plutarque est un écrit de philosophie éthique, au caractère polémique, où l'auteur réfute la doctrine de ceux qui considèrent que c'est la τύχη qui gouverne la vie des hommes et où il défend la valeur de l'εὐβουλία et de la φρόνησις, indispensables pour vivre bien et heureux. À ce propos, je pense que l'on ne se trompera pas de beaucoup si l'on fait remonter l'opuscule à une époque de toute façon postérieure à celle des écrits typiquement rhétoriques et si on le situe durant la période de l'activité philosophique de Plutarque qui n'est pas éloignée de celle où virent le jour les oeuvres de polémique antistoïcienne, vu l'allure moralisante de cet écrit, la culture philosophique qui le sous-tend et son contenu fortement critique et polémique qui fait qu'il est difficile de le considérer comme un simple exercice d'école⁷.

En revanche, des doutes demeurent sur l'achèvement de l'ouvrage. Les jugements formulés par les chercheurs s'accordent à relever la présence de négligences dans la composition, ainsi que son caractère incomplet et fragmentaire: Paton, en effet, le considère comme une «declamatio non perpolita, quam Plutarchus materiem librorum ipse praeparaturus conscripsisse videtur»⁸ et Ziegler, en soulignant le laisser-aller dans l'élaboration de quelques passages, le caractère fragmentaire et l'incohérence globale, le range de par son contenu et son style parmi les écrits rhétorico-épidictiques⁹. Cette incohérence a été confirmée aussi récemment par Klaerr, qui le considère comme « une espèce de plan ou de brouillon rassemblant du matériel pour un développement futur ou en vue d'un débat »¹⁰; Barigazzi semble au contraire s'éloigner de ces auteurs et

⁴ Luc., XI 16.

⁵ Luc., III 20.

⁶ Pour le « matérialisme des Épicuriens, selon qui le hasard régit tout » voir Boulogne (2003), p. 224 ; pour les Stoïciens voir Becchi (2010), p. 79.

⁷ Voir Klaerr (1989) p. 231: « On peut donc le dater de la période de jeunesse et de formation de l'auteur, soit entre 70 et 80, mais sans avoir aucun indice qui permette de préciser davantage ».

⁸ Plutarchus, *Moralia* I, rec. W. R. Paton, I. Wegehaupt, M. Pohlenz, Lipsiae, 1925, p. 197.

⁹ Ziegler (1965), p. 113: « ...appare molto verosimile che si tratti non di un'opera finita e pubblicata da Plutarco, ma di una raccolta di materiale molto diversamente elaborato riguardante il tema Περί τύχης, tanto comune nelle scuole di retorica e di filosofia; abbiamo probabilmente dinanzi un'esercitazione retorica del periodo giovanile di Plutarco, pubblicata più tardi con le sue opere postume... ».

¹⁰ Plutarque, *De la fortune*, *op. cit.*, p. 232.

ramener à de plus justes proportions la négligence et l'incohérence de la structure¹¹.

Cet ouvrage qui a été étudié moins pour sa valeur intrinsèque que pour certaines affirmations qu'il contient et qui concernent d'importantes thématiques, commence *ex abrupto*, sans aucune introduction didactique¹² et sans aucune préparation ni explication éclairant les circonstances qui ont conduit Plutarque à affronter le sujet. Il s'ouvre par la citation d'un vers du poète tragique Chérémon, que Stobée attribue au drame perdu *Achille meurtrier de Thersite*¹³ et il s'interrompt aussi brusquement¹⁴.

En principe on ne peut pas exclure que le début et la fin puissent manquer¹⁵, mais je n'exclurais pas que Plutarque se soit servi de la citation du vers de Chérémon *τύχη τὰ θνητῶν πράγματα, οὐκ εὐβουλία* – un vers qui était devenu proverbial déjà à l'époque de Cicéron – comme un expédient pour introduire le point de vue contre lequel il s'apprêtait à présenter des arguments et à entrer tout de suite *in medias res*. En effet ce vers est cité en guise de proverbe dans le livre V des *Tusculanae disputationes*¹⁶ par Cicéron qui rapporte les vives critiques qui avaient été adressées à Théophraste, le chef de l'école péripatéticienne, dans les ouvrages et dans les leçons de tous les philosophes. Cet *elegantissimus omnium philosophorum et eruditissimus*¹⁷, c'est ainsi que Cicéron appelle Théophraste, dont il reconnaît la cohérence¹⁸, même s'il ne partage pas sa pensée, dans le *De beata vita* (Περὶ εὐδαιμονίας) avait affirmé que celui qui est torturé et martyrisé ne peut pas être heureux et surtout parce que *in Callisthene suo* (Καλλισθένης) il avait approuvé «illam sententiam»: *itam regit fortuna, non sapientia* concept éloigné de toute approche philosophique¹⁹. Cette concordance avec Cicéron dans la citation du même vers de Chérémon a fini par fortement conditionner l'exégèse de l'opuscule plutarquien, interprété comme une réponse philostoïcienne à la doctrine de Théophraste qui *spoliavit... virtutem suo decore imbecillamque reddidit quod negavit in ea sola positum esse beate vivere*²⁰.

Déjà à la fin du XIX^e siècle, Ferdinand Dümmler, en appendice à ses *Akademika* (Anhang I.: « Ein stoischer Gegner Theophrasts »)²¹ avança

¹¹ Barigazzi (1993), p. 12 : « Quanto poi alla struttura, non si può affatto affermare che essa è trascurata e sconnessa ».

¹² Voir Siefert (1896), p. 97: " At miramur quod omnis deest praefatio... ”.

¹³ Stob., I 6. 7 p. 85 W.: Χαίρημονος ἐξ Ἀχιλλέως Θερσιτοκτόνου (=TrGF 71 F2). Cfr. Collard (1970), p. 22 sqq.

¹⁴ Babut (1969), p. 24.

¹⁵ Selon Nachstädt (1971²), p. 75, il manque probablement le début et la fin du *De Alexandri Magni virtute aut fortuna*.

¹⁶ Cic., *Tusc.* V 23-25 = Thphr., Fr. L 53 Fortenbaugh.

¹⁷ Cic., *Tusc.*, V 9. 24 . Cf. Cic., *Acad.* I 33 : *vir et oratione suavis et ita moratus, ut prae se probitatem quandam et ingenuitatem ferat.*

¹⁸ Cic., *Tusc.* V 9, 24-25.

¹⁹ Thphr., Fr. L 59 Fortenbaugh = Cic., *Tusc.* V 85; Thphr., Fr. L 58 = Cic., *De fin.* V 12; Thphr., Fr. L 55 Fortenbaugh = Cic., *De fin.* V 77; Thphr., Fr. L 56 Fortenbaugh = Cic., *De fin.* V 85-86.

²⁰ Thphr., Fr. L 57 Fortenbaugh = Cic., *Acad.* I 33 e 35.

²¹ Dümmler (1889), pp. 211- 216 : « Wahrscheinlicher ist mir jedoch, dafs wir entweder eine

l'hypothèse selon laquelle, dans le *Περὶ τύχης*, Plutarque reprenait les argumentations polémiques d'un stoïcien contre la doctrine de Théophraste et, tenant compte de la définition de φρόνησις comme vertu générale, et des vertus comme étant des expressions particulières de la φρόνησις, il a cru trouver l'une des sources de l'opuscule en la personne du stoïcien Ariston de Chios²²; Dümmler émit même l'hypothèse que Cicéron aurait trouvé le nom d'Ariston sous une forme à peu près semblable dans l'original grec à partir duquel il traduisait le nom d'Ariston sous une forme à peu près semblable: Ἀρίστων δὲ ἐν ταῖς σχολαῖς καὶ ἐν προτρεπτικῶν α' Θεόφραστον ψέγει ἐπαινοῦντα τὸν φήσαντα « τύχη κ. τ. ἀ. »²³. L'hypothèse formulée par Dümmler fut reprise peu après par Alfred Giesecke²⁴ et jugée peu probable par August Schlemm²⁵ vu les argumentations « leviores ... quam ut rem comprobare possint »²⁶. Ce dernier crut identifier la source de l'opuscule affirmant qu'il s'agissait du fondateur du Portique (« Plutarchum in hac commentatione conscribenda Zenonis philosophiam secutum esse apparet »)²⁷, dans la mesure où Zénon admettait non pas une seule vertu ἐπιστήμην ἀγαθῶν καὶ κακῶν comme Ariston, mais une myriade de vertus différentes, des spécialisations en quelque sorte de la vertu générale ou suprême, qu'est la φρόνησις²⁸.

En 1895, Hermann Hobein²⁹ crut pouvoir corriger l'erreur de Schlemm (« Schlemmii...errorem »)³⁰. Relevant que la doctrine stoïcienne de la supériorité de l'homme sur les bêtes, qui est développée dans le chapitre 3 (98CF) renvoie sans aucun doute à Chrysippe (« sine dubio in hoc tertio quidem capite Plutarchum e Chrysippo sua mutuatum esse elucet ») et que les réflexions sur les arts dans le chapitre 4 apparaissent comme étant conformes à la doctrine stoïcienne (« Sed ne ea quidem quae in sequenti de artibus quae περὶ τὸν βίον vocantur (μικραῖς φρονήσεσι vel φρονήσεως ἀπορροιαῖς attulit, absona sunt a stoicis »)³¹, Hobein en concluait que Plutarque avait puisé non seulement chez Zénon mais aussi chez Chrysippe³².

frühe oder eine etwas ungenauere Aeußerung des Ariston selbst vor uns haben» ..

²² Mais voir D. L., VII 163 = *SVF* I 333 .

²³ Dümmler (1889), p. 214.

²⁴ Giesecke (1891), p. 104 sqq.

²⁵ Schlemm (1893), pp. 84-100 («Excursus de Plutarchi commentatione quae inscribitur *Περὶ τύχης*»).

²⁶ Schlemm (1893), p. 86.

²⁷ Schlemm (1893), p. 100.

²⁸ Plut., *stoic. rep.* 1034C = *SVF* I 200 Ἀρετὰς ὁ Ζήνων ἀπολείπει πλείονας κατὰ διαφοράς, ὥσπερ ὁ Πλάτων, οἷον φρόνησιν ἀνδρείαν σωφροσύνην δικαιοσύνην, ὡς ἀχωρίστους μὲν οὖσας ἑτέρας δὲ καὶ διαφερούσας ἀλλήλων. πάλιν δ' ὀριζόμενος αὐτῶν ἑκάστην τὴν μὲν ἀνδρείαν φησὶν εἶναι φρόνησιν ἐν ὑπομενετέοις· τὴν δὲ σωφροσύνην φρόνησιν ἐν αἰρετέοις· τὴν δ' ἰδίως λεγομένην φρόνησιν ἐν ἐνεργητέοις τὴν δὲ δικαιοσύνην φρόνησιν ἐν ἀπονεμητέοις.

²⁹ H. Hobein (1895), p. 74: «Sed ut de iis quae in Plutarchi *Περὶ τύχης* commentatione exstant, pauca addam, duo habemus, quorum consensu haec quoque (tertium quartumque caput dico) Chrysippea esse evincere possimus».

³⁰ Hobein (1895), p. 70.

³¹ Hobein (1895), p. 76.

³² Hobein (1895), p. 77: «Cum Zenonea sit virtutum definitio quam in secundo capite Plutarchus exposuit, nec non divisio illa inter προηγμένα et ἀπροηγμένα (in capite sexto) a

L'année suivante, en 1896, tout en acceptant l'hypothèse d'après laquelle dans le *De fortuna*, Plutarque aurait conservé les argumentations d'un stoïcien contre la doctrine de Théophraste, Georg Siefert³³ se limita à relever d'une part, le ton stoïcien de l'opuscule (« id tantum constare mihi videtur Stoam redolere hanc commentationem »), et de l'autre, la consonance thématique avec d'autres écrits de Plutarque, parmi lesquels les deux écrits zoo-psychologiques les plus importants (*Bruta animalia ratione uti* et *De sollertia animalium*) et des opuscules vraiment éthiques comme *l'An virtus doceri possit*, le *De virtute et vitio*, le *De tranquillitate animi* et le *De exilio* à partir desquels on peut affirmer « quomodo hic liber cohaereat cum aliis Plutarchi scriptis »³⁴. À la fin du siècle, en signalant la nature post-chrysippéenne de l'expression τὰ ἐκτὸς³⁵ pour indiquer les biens extérieurs, Dyroff mentionna Posidonius³⁶ en fonction de la doctrine des quatre vertus cardinales d'ascendance platonicienne. Parmi celles-ci il manque l'εὐβουλία, ce qui constitue une objection sérieuse à son hypothèse³⁷.

La recherche des sources stoïciennes dont se serait inspiré Plutarque a continué encore pendant toute la première moitié du XX^e siècle: en 1940 avec Christos K. Kapnoukagias³⁸, qui pensa au Περὶ εὐβουλίας³⁹ de Cléanthe⁴⁰ comme source du Περὶ τύχης⁴¹; dix ans plus tard Agatha Anna Buriks⁴² proposa le nom de Sphairos, un élève de Zénon et de Cléanthe, surtout parce que Sphairos⁴³ est le seul stoïcien auteur d'un Περὶ τύχης⁴⁴.

Ce n'est qu'en 1951 que Ziegler, conscient de l'inconsistance des éléments sur lesquels reposaient la plupart des hypothèses formulées, conseilla une plus grande prudence, considérant que trouver l'auteur stoïcien que Plutarque avait

Zenone sit excogitata, videtur Plutarchus cum tertium et sextum scripturus esset Zenonem adissse, cum quartum et quintum Chrysippum evoluisse?», où apparaît de toute évidence l'erreur dans l'énumération des chapitres.

³³ Siefert (1896), pp. 97-105 (IV: *De libello* Περὶ τύχης *inscripto*).

³⁴ Siefert (1896), p. 97: « Quem hominem quocum Plut. digladiatur Theophrastum Peripateticum esse Duemmler (p. 201 sq.) egregie demonstravit ».

³⁵ Plut., *fort.* 100A.

³⁶ Dyroff (1897), p. 326 n. 6: « Wir wissen aber nichts von einer derartigen Schrift Zenons. Ob sich Zenon selbst gegen Theophrastos in den Diatriben verteidigte, ist fraglich. Der Ausdruck τὰ ἐκτὸς (*sic*) deutet auf nachkrysippeische Stoa. Könnte nicht an Poseidonios gedacht werden, der die Vierzahl der Tugenden anerkennt, wenn auch nicht die εὐβουλία? ».

³⁷ Buriks (1950), p. 66.

³⁸ Kapnoukagias (1940), pp. 107-121.

³⁹ *SVF* I 481.

⁴⁰ Pour le dualisme de Cléanthe voir *SVF* I 493.

⁴¹ Le nom de Cléanthe a été cité précédemment par Dyroff pour les chapitres 4 e 5 et en particulier pour le terme ἀνεσις qui ferait allusion à la théorie du τόπος. Il est inutile de dire que les termes ἀνεσις et ἐπίτασις sont bien attestés dans les *Dialogues* de Platon et dans les *Éthiques* d'Aristote.

⁴² Cf. Buriks (1950), p. 62.

⁴³ Sur la personnalité de Sphairos de Borysthène voir Plut., *Cleom.* 2. 1 (= *Agis* 23. 1.) Cf. *SVF* I 623.

⁴⁴ *SVF* I 620 = D. L. 7, 178.

suivi était une entreprise vaine a priori⁴⁵. En 1969, dans sa monographie *Plutarque et le stoïcisme*, Babut essayait d'expliquer la « prépondérance de l'influence stoïcienne » qui caractérise le *Περὶ τύχης* avec une utilisation « purement rhétorique et non philosophique » de thèmes stoïciens, et avec l'intention manifeste d'exclure que Plutarque ait fait siennes quelques-unes des idées maîtresses de l'éthique stoïcienne⁴⁶. Les français Robert Klaerr⁴⁷ et Christian Froidefond⁴⁸ vont dans la même direction quand ils reconnaissent une utilisation de thèmes stoïciens qui « n'implique nullement une adhésion, même momentanée, de Plutarque à la doctrine du Portique »⁴⁹. Le dernier éditeur, Barigazzi, va plus loin et considère que la défense de l'εὐβουλία et de la φρόνησις, qui constitue le pivot du *Περὶ τύχης*, n'est pas en accord avec la thèse stoïcienne illustrée par Cicéron dans le livre V des *Tusculanes* et que, dans la substance, elle n'est pas différente ... des principes éthiques de l'école péripatéticienne⁵⁰.

Cet opuscule se présente avec la structure d'une *reductio ad absurdum*: s'il est vrai que la *tyché* gouverne la destinée de l'homme, alors il n'y a pas de place pour le jugement juste, l'εὐβουλία, ni pour la science du bon savoir faire, la φρόνησις, ni pour les vertus, qui sont les arts les plus complets et auxquelles revient la tâche d'évaluer, de distinguer et de juger non seulement l'honnête, le juste et l'utile mais aussi l'infâme, l'injuste et le nuisible, ni pour les sens, ni pour les arts, qui sont l'expression de l'intelligence humaine. Il ne traite ni le thème des vertus – un terme qui n'apparaît pas du tout dans l'opuscule – ni celui du τέλος de la vie, ni selon les principes du Portique, ni en suivant la doctrine de l'école péripatéticienne, comme cela a été interprété jusqu'à présent, mais cet opuscule est une défense de la liberté humaine et notamment de l'autonomie intellectuelle et morale de l'homme ἀρχὴ καὶ αἰτία τῶν δι' αὐτοῦ γινομένων πράξεων contre un déterminisme d'ascendance stoïcienne⁵¹ qui, en identifiant le destin avec la *tyché*, comme l'affirme Alexandre d'Aphrodise dans son *De fato* (*Περὶ εἰμαρμένης*), exclut de fait de notre pouvoir (τὸ ἐφ' ἡμῖν) en premier lieu les vertus et les vices, considérant que τὰ γινόμενα γίνεσθαι... ἀπὸ τύχης⁵².

⁴⁵ Ziegler (1965²), p. 113.

⁴⁶ Babut (1969), pp. 79-83.

⁴⁷ Klaerr (1989), p. 233.

⁴⁸ Froidefond (1990), p. 97 n. 93.

⁴⁹ Klaerr (1989), p. 233.

⁵⁰ Barigazzi (1993), p. 53.

⁵¹ Voir les objections avancées chez Sénèque (*Ep.* 16. 4) par un hypothétique interlocuteur: *Dicit aliquis: «Quid mihi prodest philosophia, si fatum est? Quid prodest, si deus rector est? Quid prodest, si casus imperat?»*. Sur les idées de déterminisme et de causalité partageant le même fondement voir maintenant Boncinelli – Giorello (2009), p. 96.

⁵² Alex. Aphr., *fat.* VIII, «Suppl. Arist.» II 2, ed. I. Bruns, Berolini 1892, p. 173; *de anim.* II, « Suppl. Arist. » II 1, ed. I. Bruns, Berolini 1887, p. 174, 9-11 (ἡ γὰρ βουλή καὶ ἡ προαίρεσις καὶ ἡ κρίσις καὶ ὁ ἄνθρωπος τῆς τοιαύτης πράξεως αἴτιος, ἔχων ἐν αὐτῷ τὴν ἐξουσίαν τοῦ βουλευέσθαι περὶ τῶν περιεστώτων); p. 175, 8-24: μηδὲν οὕτως ἴδιον εἶναι τοῦ ἀνθρώπου παρὰ τὰ ἄλλα ζῶα ὡς τὸ ἐφ' ἡμῖν εἶναι ... τῶν δὲ ἐθῶν τὰ πλείστα ἐφ' ἡμῖν εἶναι ... ἐφ' ἡμῖν ἂν εἴη καὶ τὸ ποιοῦν γίνεσθαι τὰ ἦθη καὶ τὰς ἕξεις κτήσασθαι.

Si l'on admet que l'εὐβουλία et la φρόνησις représentent pour Plutarque les vertus spécifiques de l'homme (ἀνθρώπου δὲ ἡ φρόνησις ἀρετή)⁵³ et le fondement de la μεγαλοψυχία⁵⁴, c'est le manque de celles-ci que Plutarque dénonce à la société de son temps, tant dans les *Œuvres morales* que dans le *Vies*; société de laquelle ont disparu non seulement les ἄνδρες ἀγαθοί mais aussi où celui qui se dit philosophe semble plus soucieux d'apparaître vertueux que de l'être. Le mal (νόσημα) qui afflige l'aristocratie de ces premiers siècles – de plus en plus encline à croire et non à juger, possédée par l'avidité (πλεονεξία) et par l'insatiabilité (ἀπληστία) et en proie à l'affliction – n'est pas représenté pour le philosophe de Chéronée par les passions naturelles de l'âme, mais par l'ἀσθένεια et par l'ἀτονία de l'âme due à l'ignorance (ἄγνοια)⁵⁵ qui constitue la première et la pire des maladies de l'esprit, car c'est l'organe même qui formule les jugements, les seuls capables de produire une solide disposition dans l'esprit, qui est frappé⁵⁶. Pour Plutarque, ces jugements représentent les vrais νεῦρα de l'âme et ils constituent l'essence même des vertus, parce que c'est avec le jugement, bien avant l'exercice, que l'on surmonte les passions⁵⁷. Ainsi le mal que Plutarque dénonce n'est pas la passion naturelle (κατὰ φύσιν), sujet à l'excès et au défaut, comme cela a été interprété jusqu'à présent, mais la passion contre nature (παρὰ φύσιν), c'est-à-dire les passions qui pénètrent de l'extérieur (ἔξωθεν *vel* πάθη ἐπέισακτα)⁵⁸ à cause d'opinions vides et de faux jugements (διὰ κρίσιν φαῦλην καὶ ἀλόγιστον)⁵⁹, passions qui engendrent des habitudes dont il semble impossible de se libérer si l'on n'arrache pas de l'esprit le faux jugement comme un nœud pervers à la gorge⁶⁰.

Pour une interprétation correcte de l'éthique du philosophe de Chéronée, cette distinction entre passions par nature, qui sont enracinées dans l'âme humaine, et passions contre nature, venues de l'extérieur et qui représentent donc une véritable maladie de l'âme (νόσημα τῆς ψυχῆς *vel* πενία ψυχική)⁶¹, se révèle fondamentale non seulement parce qu'elle explique et justifie la coexistence à l'intérieur de l'*opus* plutarquien de différentes idées contradictoires ou presque à l'égard du phénomène passionnel et de l'idéal de l'ἀπάθεια, mais aussi parce qu'elle permet de dépasser la distinction artificielle qui dans les écrits de Plutarque distingue deux niveaux, l'un philosophique et l'autre purement rhétorique.⁶²

⁵³ Plut., *Fr.* 121. 6-7 Sdb. ἡ δ' ἀνθρώπων ἴδιος ἰσχύς ὁ ψυχῆς ἐστὶ λογισμός. Voir Alex. Aphr., *fat. (cit.)* XXXVII, cit., p. 211, 16; XII, p. 180, 6-7 : ἡ προαίρεσις, τὸ ἴδιον ἔργον τῶν ἀνθρώπων.

⁵⁴ Plut., *Per.* 36. 8 (τὸ μέγεθος τῆς ψυχῆς); *cap. ex inim. ut.* 88C; *Alex. Magn. fort. virt.* B 336E. Cf. Gal., *περὶ ἀλμπίας* 50-51 Boudon-Millot.

⁵⁵ Vd. Plut., *cup. div.* 523D; *cons. ad uxor.* 609E, 611A; *ad princ. ind.* 782A. Cf. [Plut.], *cons. ad Apoll.* 103F Κράτιστον δὴ πρὸς ἀλμπίαν φάρμακον ὁ λόγος.

⁵⁶ Plut., *an corp. affect.* 500E.

⁵⁷ Plut., *garr.* 510CD.

⁵⁸ Plut., *exil.* 599C (ἔξωθεν); *bruta anim.* 989C.

⁵⁹ Plut., *cup. div.* 524D; *exil.* 600E, 602B.

⁶⁰ Sur ces passions qui, comme la colère, ne conviennent pas à des hommes pourvus de sagesse voir Plut., *cup. div.* 524D; *exil.* 600E, 602B; *Per.* 39. 2.

⁶¹ Plut., *cup. div.* 524E.

⁶² BABUT (1969), pp.332-333.

Or, si telles apparaissent l'explication et la justification des points de vue apparemment si incohérents et contradictoires dans l'œuvre de Plutarque sur l'apathie, sur le rôle et la thérapeutique des passions, il est nécessaire de dessiner un nouveau tableau des rapports qui lient l'intellectuel de Chéronée avec le Portique, en distinguant l'école ancienne de Zénon et de Chrysippe de celle, moderne, inaugurée par Posidonius, en accord avec le jugement formulé sur le Portique par Plutarque lui-même dans la *Vie de Cléomène* (2. 6 = *Agis-Cleom.* 23. 1): « La doctrine stoïcienne, si elle comporte quelque risque et quelque danger pour les natures grandes et impétueuses, lorsqu'elle imprègne un caractère profond et doux, l'aide éminemment à trouver l'οἰκεῖον ἀγαθόν ».

BIBLIOGRAPHIE

- BABUT, D. (1969), *Plutarque et le Stoïcisme*, Paris.
- BARIGAZZI, A. (1966), Favorino di Arelate, *Opere*, Firenze.
- BARIGAZZI, A. (1993), Plutarco, *Se la virtù si debba insegnare*, Napoli.
- BECCHI, F. (2010), Plutarco, *La fortuna*, Napoli (CPM 47), 272 pp.
- BONCINELLI, E. –Giorello, G. (2009), *Lo scimmione intelligente*, Milano.
- BOULOGNE, J. (2003), *Plutarque dans le miroir d'Épicure*, Lille.
- BURIKS A. A. (1950), *The Source of Plutarch's PERI TYXHS*, *Phoenix* 4.
- COLLARD, C. (1970), *On the tragedian Chaeremon*, *JHS* 90.
- DÜMLER, F. (1889), *Akademika. Beiträge zur Literaturgeschichte der Sokratischen Schulen*, Giessen.
- DYROFF, A. (1897), *Die Ethik der alten Stoa*, Berlin.
- FROIDEFOND, Chr. (1990), Plutarque, *Oeuvres Morales*. Tome V – 1^{re} Partie, Paris.
- GIESECKE, A. (1891), *De philosophorum veterum quae ad exilium spectant sententiis*, Diss. Lipsiae.
- HOBEIN, H. (1895), *De Maximo Tyrio quaestiones philologiae selectae*, Dissertatio inauguralis quam ... scripsit Hermannus Hobein, Gottingae.
- KAPNOUKAGIAS, Chr. K. (1940), *Tesserakontaeteris Theophilou Borea*, Athens 1940, I, pp. 107-121.
- KLAERR, R. (1989), Plutarque, *De la fortune*, «*Oeuvres Morales*» Tome I, 2^e partie, Paris.
- NACHSTÄDT, W. (1971²), dans Plutarchi, *Moralia*, 2, Lipsiae.
- SCHLEMM, A. (1893), *De fontibus Plutarchi commentationum «de audiendis poetis» et «de fortuna»*, Dissertatio inauguralis, Göttingae.
- SIEFERT, G. (1896), *De aliquot Plutarchi Scriptorum Moralium compositione atque indole*, Diss. Philologica, Lipsiae.
- ZIEGLER, K. (1949, 1965²), *Plutarco*. Ed. it. a cura di B. Zucchelli e M. R. Zancan Rinaldini, Brescia.